



ISSN 1958-5160

ISSN en ligne 2260-5029

## Panorama du Roman Algérien d'Expression Française : Espaces et Espérances

**Abdelghani Remache**

Al Ain University of Science and Technology, Émirats arabes unis  
remache30@hotmail.com

### Résumé

Le roman algérien d'expression française s'inscrit dans un contexte tumultueux marqué par la période coloniale difficile, le dysfonctionnement politique et social des années postindépendance et par la guerre civile de la fin du siècle dernier. À travers cet article, nous nous proposons d'exposer l'évolution de cette forme de littérature depuis ses origines jusqu'à celle qualifiée aujourd'hui de nouvelle littérature algérienne d'expression française. Nous portons ensuite une attention particulière à l'un des pôles dominants de ces écritures qui trouveront dans les années 1970-80 leur prolongement dans ce qu'on a nommé la littérature de la contestation. Nous abordons ensuite un genre littéraire né dans la spirale de la violence des années 90 et intronisé littérature « d'urgence » et, pour finir, nous tenterons de démontrer l'émergence de la nouvelle littérature algérienne d'expression française.

**Mots-clés :** roman ethnographique, roman postindépendance, roman de l'urgence, roman contemporain

### بانوراما الرواية الجزائرية المكتوبة باللغة الفرنسية

**المخلص:** انبنت الرواية الجزائرية المكتوبة باللغة الفرنسية خلال ثلاثة حقبات مختلفة (1) الفترة الاستعمارية، (2) الخلل السياسي والاجتماعي لسنوات ما بعد الاستقلال، و (3) الحرب الأهلية في العقد الأخير من القرن الماضي. يتطرق هذا البحث إلى تطور الرواية الجزائرية المكتوبة باللغة الفرنسية منذ نشأتها في الخمسينيات من القرن الماضي إلى غاية التسعينيات عندما ظهر نمط جديد يعرف باسم رواية العشرية السوداء. كما يولى اهتمام خاص إلى واحد من القطبين من هذه الكتابات المهيمنة في السنوات 1970-1980 التي سوف تجد توسيعاً لنطاقها إلى ما يسمى أدب الاحتجاج. وفي الأخير سوف نتناول نسبياً موجة جديدة من الرواية الجزائرية ظهرت في دوامة من العنف أثناء العشرية السوداء من القرن الماضي أطلق عليها اسم الرواية الإستعجالية كما سنحاول إبراز ظهور الرواية الجزائرية المعاصرة المكتوبة باللغة الفرنسية.

**الكلمات المفتاحية:** الرواية الإثنوغرافية، الرواية ما بعد الاستقلال، الرواية الإستعجالية، الرواية المعاصرة

## Panorama on the Algerian Novel Written in French

### Abstract

The French Language Algerian novel evolved within three distinct contexts: (1) the colonial period, (2) the political and social dysfunction of post-independence years, and (3) the civil war of the last decade of the past century. This paper explores the evolution of the Algerian novel of French expression from its origins in the 1950's until what is described today as the Algerian new novel. Particular attention is paid to one of the dominant poles of these writings that will find, in the years 1970-80, their extension into what has been called protest literature. Finally, a relatively new "genre" born in the spiral of violence of the 90's and established as "littérature d'urgence" is addressed, followed by an introduction to the emergence of the Algerian new novel.

**Keywords:** ethnographic novel, post- independence novel, novel of urgency, contemporary novel

### Introduction

La fin des années 1950 verra, dans un contexte politique et social tendu, l'émergence sur la scène littéraire algérienne d'écrivains de premiers plans (Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri, Mohammed Dib, Kateb Yacine, et Malek Haddad). En réaction contre la colonisation de leur pays, ces écrivains cherchent à démontrer, par le biais de la littérature, la maturité politique d'une certaine frange de la société, celle-là même qui déclenchera la lutte armée quelques années plus tard (1954). Peu avant, cette poignée d'écrivains (Dib, Feraoun, Mammeri) se sont hasardé à décrire la population musulmane dite indigène à l'époque, et à témoigner de sa réalité amère et difficile. Les romans *Le fils du pauvre* de Mouloud Feraoun (1950), *La colline oubliée* de Mouloud Mammeri (1952), et *La Grande maison* de Mohammed Dib (1954) sont avant tout considérés comme une série de reportages qui peint de manière réaliste les couches sociales musulmanes à cette époque ; une forme indirecte de crier à l'injustice, de décrire les conditions catastrophiques que vit la population sous l'étau de la colonisation. Ces écrivains faisaient, par-là, entrer l'idée de la nation algérienne dans les Lettres Françaises. Le roman algérien, proprement dit, naît donc du contexte de la contestation sociale et surtout dans celui de la guerre. Son développement correspond à la période de la lutte contre la violence du système colonial contre une population autochtone. Évoquant les circonstances de la naissance du roman algérien d'expression française, Lacheraf (1988 : 119) essayiste et critique, avance des facteurs politiques quant à l'émergence de ce genre littéraire en Algérie. Il dit :

*Au lendemain de la deuxième guerre mondiale [...], c'est alors que va se passer un phénomène d'une certaine importance : l'apparition de romanciers algériens d'expression française. Ce sera le fait d'Algériens qui avaient été éveillés à un certain nombre de valeurs, moins à cause de l'enseignement français qu'ils avaient reçu que par les bouleversements inhérents à cette guerre, à la formation idéologique de quelques-uns, à la participation de quelques autres aux événements sanglants de mai 1945, comme Kateb Yacine, qui avait seize ans à l'époque des massacres de Sétif et qui en avait été le témoin. Cette littérature, bien qu'imparfaitement, va refléter pour la première fois, dans les lettres françaises, une réalité algérienne qu'aucun écrivain même Camus, n'avait eu le courage de traduire.*

La population algérienne étant en majorité paysanne et analphabète, le roman s'écrit particulièrement pour un lectorat français de la métropole. Il porte un message à la fois contestataire et revendicatif. En même temps, il se veut aussi vecteur du concept de la nation algérienne qui, dès la publication de la trilogie Algérie de Mohamed Dib, commence à prendre peu à peu un sens, un sens autre que celui qu'on lui connaît depuis 1830 « L'Algérie Française ». Ces années furent également marquées par la publication des premières œuvres connues comme étant les piliers fondateurs de la littérature algérienne à savoir Les Chemins qui montent de Mouloud Feraoun (1957), La Dernière impression de Malek Haddad (1958), Qui se souvient de la mer de Mohamed Dib (1962), et La Soif d'Assia Djebar (1957).

Déjà ces premiers romans, bien qu'adoptant timidement le mot *nation* pour désigner une Algérie séparée de la France, furent taxés d'écrits de la trahison et de ce fait certains de leurs auteurs furent « ghettoisés », d'autres, les plus critiques du système colonial, furent traités de Fellaghas. Malgré tout cela, déjà cette jeune littérature, bien que négligeable mais de qualité, bousculait bien cet ordre préétabli et trouvait chez un lectorat de la métropole un allié sûr.

## 1. Idéologie culturelle et Écriture

Dès les premières années de l'indépendance de l'Algérie, on assista à l'émergence d'une littérature centrée sur la quête de l'identité et la consolidation de l'unité nationale. Dans un contexte politique prônant la glorification de la guerre de libération, on assista d'emblée au développement d'écrits traitant essentiellement de la toute nouvelle nation algérienne et les valeurs à définir. Parmi ces valeurs, revient sans cesse, le sujet de l'unité nationale contre le colonialisme ayant pour socle la langue arabe et la religion musulmane. Sujet que « l'on retrouve de la façon la plus récurrente dans la littérature semi-officielle et assez médiocre fleurissant à

l'ombre du discours nationaliste. » (Bonn, 1974 : 97-151). Méconnus pour la plupart auprès d'un lectorat quasi analphabète, quelques rares auteurs tentent à travers leurs textes d'explorer à la fois le passé individuel et collectif du peuple algérien. Cette quête identitaire se fait, de surcroît, par le biais d'une écriture en langue étrangère, en l'occurrence le français qui est la langue du colonisateur.

Au départ, le choix des intellectuels algériens de la langue française comme moyen d'écriture leur a été commandé par les circonstances puissantes de la domination coloniale. Comme ils étaient tous formés à l'école française, ils étaient incapables d'écrire dans une autre langue que le français : « Pour moi, Algérien, je n'ai pas choisi le français. Il m'a choisi, ou plutôt il s'est imposé à moi à travers des siècles de sang et de larmes et à travers l'histoire douloureuse de la longue nuit coloniale. » (Boudjedra, 1995 : 25)

Lors de l'éveil nationaliste, la langue française fut adoptée dès le départ comme une arme de combat. Pour Kateb Yacine, l'usage du français entraine dans le cadre d'un projet nationaliste qui visait à affirmer une identité algérienne en Algérie et à sensibiliser l'opinion française autour de cette même question en Métropole. D'autre part, Nabil Farès atteste que « la littérature coloniale nous a expropriés d'un lieu de l'histoire », les Algériens ont été ainsi « expulsés de tout un univers imaginaire, tout comme l'univers dans lequel ils se représentent comme existant » (Farès, 1985 : 10). Il fallait donc combattre cette expulsion et récupérer à travers les éléments les plus divers de la littérature cet univers perdu. Pour Mouloud Mammeri, le projet fondateur de sa démarche littéraire francophone résidait en l'extrême urgence de dire autrement la société algérienne musulmane des années 50. Écoutons-le : « Il y avait, dans la littérature coloniale, une image de ce qu'on appelait « l'Arabe » ou « l'Indigène », une image tellement rebattue qu'il ne venait à l'idée de personne qu'elle pût être autre. En schématisant un peu, on peut dire que les Algériens étaient, dans les meilleurs des cas, des éléments de décor et, dans le pire, des modèles conventionnels et toujours péjorés. Ou la carte en couleurs pour touristes en mal d'exotisme, ou l'artefact raciste et freudien » (Mammeri, 1987 : 20).

Donc, l'objectif primaire de l'usage du français par la génération des années 50 rentra dans le cadre d'un projet dit de la contestation et de la valorisation de soi face à la notion coloniale. Il lui a surtout servi d'outil à revendiquer le droit à la parole, à être entendu. Mohamed Dib affirme à ce propos que « dépeindre un paysage, ceux qui l'habitent, les faire parler comme ils parlent, c'est leur donner une existence qui ne pourra plus leur être contestée. On pose le problème en posant l'homme » (Dib, 1985 : 10).

Dans la mesure où à l'époque uniquement quelques algériens pouvaient lire, cette contestation à travers la littérature s'adressait au peuple français. Il y avait besoin de lui communiquer la douleur de vivre colonisé, lui montrer que les Algériens étaient, hommes comme eux, avec leurs défauts et leurs qualités, qu'ils n'étaient pas des entités abstraites. Ceci dit, la littérature algérienne des années 50 s'inscrit aux antipodes de la littérature coloniale réductrice de l'homme, et à ce titre, sert le combat nationaliste et contestataire. Cependant, parce qu'elle a osé donner la parole à l'homme/ombre colonisé, cette littérature dite du refus et de la contestation n'a pas manqué de surprendre, voire de choquer : « C'était à une mutation de statut qu'il fallait procéder, quand on écrivait dans les années cinquante, et on ne peut pas je crois, porter un jugement droit sur les œuvres qui ont paru alors, si l'on n'a pas en l'esprit tout le poids des préjugés qu'il fallait desceller. Il n'y a qu'à imaginer la réaction ... éberluée, ravie, suffoquée, rétive... de ceux qui nous lisaient alors avec les yeux de leurs habitudes : Hé quoi ! Ils (ce « ils ») rient, ils pleurent, ils aiment, ils hurlent et ils rêvent comme tout le monde... comme nous ! Ce n'était pas une surprise, c'était un scandale ! » (Mammeri, 1987 : 20-21) En ce sens, les écrivains algériens des années 50 se sont servi du français comme de l'instrument le plus immédiatement accessible pour exprimer ce qu'ils avaient à dire et qui ne pouvait attendre.

Les anciens colonisateurs partis, l'écrivain algérien se retrouve devant la difficile tâche de reconstituer une identité effacée. Contre toute attente, il se retrouve en face de maux jusque-là voilés par les torts de la colonisation. Il se retrouve confronté à un ennemi dissimulé (l'esprit islamiste) qui ronge son pays de l'intérieur avec la complicité sournoise des pères (ici représentés par le parti F.L.N.) Parce qu'il s'engage à démasquer le comportement hypocrite de toute une société, sous les apparences de la religion, du discours patriarcal traditionnel, des tabous et interdits sexuels avec les déviations inévitables ; parce qu'il se consacre aux questions de la conquête identitaire d'une façon contraire aux aspirations idéologiques ; enfin, parce qu'il recourt à la langue de 'l'ennemi d'hier' (le français) dans sa tentative de démasquer courageusement la fausseté de la parole et du discours officiels, il est accusé de vouloir détruire les 'acquis de la Révolution'. Ironiquement, après «le sursaut révolutionnaire», son statut change de révolté, anticolonialiste à un traître et un antinationaliste. Par conséquent, la littérature algérienne d'expression française est exposée à un moment donné (1962-1969) à un problème de questionnement, voire de survie. Ghani Merad nous dit qu'« en réalité, les intellectuels francophones, les écrivains d'expression française ou tout simplement les francisant restent déchirés. On sent chez eux un malaise, une inadéquation à la communauté. » (Merad, 1976 : 89).

1969 marque l'émergence d'une nouvelle littérature algérienne de langue française engagée dans la dénonciation du repli sur soi, du pourrissement et des faux dévots. Au moment où on annonçait la disparition imminente de celle-ci, 'l'enfant terrible' de la génération post-indépendante, Rachid Boudjedra, défie toutes les anticipations et publie *La Répudiation* en français, roman qui occupera une place unique au sein de la littérature algérienne : « Boudjedra prend place dans le courant littéraire nord-africain non pas gentiment, mais en ouvrant la porte d'un coup de pied et en bousculant les fauteuils » (Dejeux, 1973 : 126). R. Boudjedra bouleverse ainsi, le paysage littéraire algérien francophone remettant en cause les valeurs les plus ancrées dans la société dans laquelle il vit. Il défie aussi l'idée selon laquelle on prédisait la disparition de cette littérature et de ce fait nous pouvons considérer *La Répudiation* comme une seconde naissance du roman algérien de langue française : « *La Répudiation*, roman de la subversion, de la désillusion, du malaise, du déchirement identitaire, de la rupture maternelle, de l'hallucination et de la psychose, est une œuvre à portée universelle qui va commencer toute une littérature de 'transgression' et 'd'amertume' au cours des années 80, puis 90 (...) » (Crouziers, 2001:21). Suivent ensuite d'autres écrivains contestataires, révoltés et parfois même visionnaires appelés la génération de 70, en l'occurrence Mourad Bourboune, Nabil Farés, entre autres. Leur message est une révolte, une remise en question d'une société qui fait fausse route. Ils ont, par le biais de l'écriture, démontré que « [l]a parole est action (...) dévoiler c'est changer et on ne peut dévoiler qu'en projetant de changer ». (Sartre, 1948 : 30) Les revendications sociales ou identitaires de cette 'génération de 70' passent par une véritable théorisation de l'écriture qui trouve sa source dans les rapports conflictuels à la langue de l'Autre. C'est dans ce contexte là que le sujet de *La Répudiation* en a choqué plus d'un. Il a éveillé des polémiques chez les intellectuels de tous bords qui crient au scandale. Tandis que les apparatchiks du pouvoir accusent l'auteur d'être « réactionnaire » et interdisent son œuvre en Algérie.

Dans les années 80, on assiste à l'apparition et au développement d'un nouveau courant puissant dans le champ littéraire algérien où le littéraire est progressivement envahi par le réel. Ces années furent marquées par l'émergence de nouveaux écrivains qui crient le désenchantement et la désillusion dans des textes caractérisés « par une critique de plus en plus violente de régimes politiques ressentis comme ayant trahi les aspirations des mouvements révolutionnaires ». (Bonn, 1996 : 144) Renouant avec une dimension plus réaliste, ces écrivains poursuivent le rôle de dénonciateurs qui fut celui de la génération des 'enfants terribles'.

Ils mettent en scène une société abusée par les injustices d'un système politique issu de l'indépendance et qui a perduré au-delà des changements de présidents et

de gouvernements. Les œuvres de Rachid Mimouni et de Tahar Djaout collent d'une façon formidable aux réalités de cette Algérie-là. Elles dénoncent les absurdités d'un système totalitaire qui a confisqué les libertés et trahi les espérances et les aspirations du peuple. Elles appellent à la quête d'une vie meilleure, d'un espace plus libéré, dans un pays juste à l'image des habitants de Zitouna, dans *L'Honneur de la tribu*, (R. Mimouni, 1989) qui rêvent sans cesse à « la vallée heureuse ». Pour ces deux écrivains, la littérature porte des vérités profondes. C'est un mode d'expression capable de traduire la société et de communiquer tout le malaise et la douleur de son vécu.

Il convient de préciser qu'à partir de 1988, l'engagement de R. Mimouni et de T. Djaout se tourne vers un nouveau mal qui sévit en Algérie, à savoir l'intégrisme radical. A travers leurs écrits, ils dénoncent une logique islamiste extrêmement insensée et assument le risque de s'exposer à la puissance d'une mouvance démente qui repose sur l'intimidation et la condamnation à mort de ses opposants. Aussi, par une écriture qui transgresse, entendent-ils réveiller les âmes qui dorment dans le courant et celles qui, par manque de légitimité flirtent avec leur propre mort. Tous deux devenus figures emblématiques de la résistance et de la contestation de l'ordre religieux, ils s'engagent au péril de leurs vies à s'attaquer ouvertement aux prêches si doctrinaires des chefs fondamentalistes.

Dans le champ littéraire, T. Djaout s'est forgé une réputation de militant intellectuel qui s'est toujours refusé à « hisser le pavillon du silence » (Djaout, 1987). Dans sa dimension tragique, *Les Vigiles*, (Djaout, 1991) écrit en 1991, présage déjà l'inqualifiable débâcle qui allait suivre. Il a circonscrit dans ces vers le courage de sa pensée et de ses actes. Ainsi, paraphrasant le poète palestinien Samih El Kacem, Tahar Djaout écrit : « Le silence c'est la mort et toi, si tu parles, tu meurs. Si tu te tais, tu meurs. Alors parle et meurs ». Tahar Djaout est assassiné le 26 mai 1993 à l'âge de 39 ans et la nouvelle de sa mort atteint Rachid Mimouni comme un coup de fouet. La profondeur du drame lui fait prendre conscience de la fragilité de la condition des intellectuels francophones. Dans sa volonté de continuer à combattre les forces de l'obscurantisme, Rachid Mimouni écrit *La Malédiction* (Mimouni, 1993) où figure de façon explicite une dédicace qui abrite un message à la fois réel et symbolique : « A la mémoire de mon ami, l'écrivain Tahar Djaout, assassiné par un marchand de bonbons sur l'ordre d'un ancien tôlier ». Ceci s'inscrit surtout dans la détermination de l'auteur de *La Malédiction* de rejeter pleinement la barbarie islamiste et son souhait le plus profond de trouver une issue et d'aller au-delà de l'impasse. La phase actuelle, c'est à dire celle qui commence avec la fin des années quatre-vingt-dix a été marquée par l'émergence d'une nouvelle vague d'écrivains exilés pour la plupart en France. Parmi eux Abdelkader Djemaï qui a choisi la langue

de Molière qu'il revendique comme sienne pour son projet d'écriture. Pour lui donc, son rapport à la langue française ne s'est pas fait à travers la colonisation qui a été tragique mais plutôt par amour. Il dit : « Mon rapport à la langue française ne se fait pas à travers la colonisation qui a été terrible, féroce... ». Une langue qu'il use pour dire la mémoire algérienne.

## 2. La Problématique de la langue en Algérie

### 2.1. Le français, langue de l'exil et de la communication

« Je suis moins séparé de ma patrie par la Méditerranée que par la langue française » « (...) Je suis en exil dans la langue française », écrit Malek Haddad en 1961 dans *Les Zéros tournent en rond*. (Haddad, 1961 : 19-23) Il avait le pressentiment que l'Algérie de l'après-guerre aurait un destin arabe et de ce fait continuer à écrire en langue française le laisserait « orphelin de lecteurs ». Tout en étant incapable d'écrire en arabe, il refuse, une fois l'indépendance acquise, d'écrire en français à un moment où l'Algérie avait le plus besoin de ses intellectuels : « Il vivra muet jusqu'à sa mort » (Soukehal, 1999 : 119). Ironiquement, un poème publié en 1956 sert d'épithète à sa carrière littéraire : *Mission accomplie/Et la paix revenue/ La Colombe dira/Qu'on me fiche la paix/Je redeviens oiseau*.

Pour le bonheur de la littérature algérienne de langue française, peu d'auteurs ont adopté cette attitude extrême d'habiter le silence. Mouloud Mammeri dira au contraire que : « La langue française est, pour moi, non pas du tout la langue honnie d'un ennemi, mais un incomparable instrument de libération, de communion ensuite avec le reste du monde. Je considère qu'elle nous traduit infiniment plus qu'elle nous trahit » (Mammeri, 1987 : 21). Dans une interview parue dans *Les Lettres nouvelles* en 1956, K. Yacine proclama ainsi son attachement à la langue qu'il a choisi d'adopter ainsi : « (...) l'étude et la pratique passionnée de la langue française ont déterminé mon destin d'écrivain » (K.Yacine, 1956 : 33). Plus tard, il déclare avoir hérité avec la langue française d'un précieux « butin de guerre ». Les propos sur l'usage de la langue française vont évoluer et se transformer en discours poignants. Certains écrivains s'auto-culpabilisent quant à l'usage du français comme outil d'écriture, d'autres n'ont aucun complexe. Tahar Djaout aime préciser que : « c'est en partant d'un décalage, d'une pluralité antagonique et de la hantise de quelques signaux originels que j'aime m'inscrire dans la littérature algérienne d'expression française » (cité in Bererhi, « Migrations » 37) (Djaout, 1993 : 26).

A la première époque d'écriture, il y a chez Assia Djebar un questionnement décisif vis-à-vis de la langue d'écriture : « (...) j'avais le sentiment qu'en moi il y avait une sorte de conflit entre les deux langues, entre le français et l'arabe » (Djebar 1999 : 77). Cependant, à partir des années 80, la langue française devient



pour elle la langue de culture et d'émancipation : « (...) je prends conscience de mon choix définitif d'une écriture francophone qui est, pour moi alors, la seule nécessité (...) » (Djebar 1999 :77). En ce sens, Assia Djebar adoptât la ligne de conduite de M. Mammeri qui nous avait confié : « j'ai eu du mal à apprendre l'imparfait du subjonctif et le futur antérieur. Or, si je veux m'exprimer, je ne peux le faire que dans cette langue » (Mammeri, 1987 : 21). Rachid Mimouni, auteur du *Fleuve détourné* (Mimouni, 1982), reste fidèle à lui-même. Il trouve que « pour un ensemble de circonstances historiques, [il] écrit en français- [Il] n'a ressenti aucun déchirement d'écrire en français » et que « ce serait du gâchis d'abandonner cet investissement qu'[il] a fait dans la langue française pour publier dans la langue arabe » (1994 : 12).

Rachid Boudjedra va, lui, situer les avantages qu'il tire de l'usage de la langue française d'abord sur un plan strictement linguistique. Écoutons-le : « [...] pour moi, cette langue n'est pas un véhicule, c'est une passion, si j'ai écrit en français, c'est parce que je me trouvais exilé en France lorsque j'ai écrit mon premier roman, et, qu'à cette époque, 1969, aucun pays arabe n'aurait publié *La Répudiation* écrite en arabe qui ébranle les trois tabous majeurs de notre société : la religion, le sexe, la politique. Tant que j'ai vécu à l'étranger, j'ai écrit en français, dès que je suis rentré en Algérie, j'ai écrit en arabe. Donc j'ai été victime de la censure, de la répression politique. C'est pour cela que j'ai écrit en français. » (Boudjedra, 1997).

Suite à cela, l'auteur de *La Répudiation* approfondit son opinion en soulignant son attachement au français sur le plan littéraire. Il dit : « J'éprouve une particulière reconnaissance pour la langue française qui m'a permis de me déployer en tant que romancier d'une façon universelle, parce que, aussi, j'ai de la reconnaissance pour la langue de Proust, de Saint John Perse, la langue du nouveau roman français qui a révolutionné toute la littérature mondiale » (Boudjedra, 1997). Kacimi (2008) découvre une langue désacralisée. A travers elle il y a « irruption du 'je' », « émergence pénible du 'Moi'. Elle lui ouvre une voie sur 'un autre imaginaire' ».

Carine Bourget considère que « [ces] écrivains sont placés dans une position d'intermédiaire entre deux peuples et leurs cultures. [...] Maîtrisant parfaitement la langue et la culture française, ils sont à la fois le Même et l'Autre, l'élite du peuple qu'ils permettent aux étrangers de comprendre » (Bourget, 2002 : 13).

## 2.2. Le français, langue de l'acculturation ?

Dès les premières années de l'indépendance, il y a une volonté politique d'aliéner la langue d'expression dominante en Algérie, le français. Cette langue fut introduite en 1888 comme outil d'assimilation par l'intermédiaire de la « loi sur la scolarisation obligatoire en Algérie. ».

Dans le discours officiel le français est vu comme l'un des derniers vestiges du colonialisme occidental et vu son côté profane il ne peut exister au même titre que la langue sacrée. L'arabe est immédiatement déclaré langue nationale officielle, et est soutenu par de vastes campagnes de promotion, notamment en littérature, visant à sa généralisation. Cela se comprend à partir du débat linguistico-idéologique de l'époque qu'Anna Greki avait résumé en 1966 : « Le portrait idéal de l'écrivain algérien rêvé serait le suivant selon nos censeurs : Être arabo-musulman (critère de race), être d'expression arabe (critère linguistique), être rattaché aux valeurs traditionnelles de l'Islam (critère religieux), être le héraut de notre socialisme (critère politique). (...) La langue française est (...) sans avenir en Algérie. » (Gréki, 1966 : 55).

Dans tous les cas cela veut dire que, pour être véritablement nationale, la littérature algérienne ne pouvait/devoir exister qu'en langue arabe. Elle devrait être un hymne profond à la gloire de l'Algérie révolutionnaire et socialiste en quête de son identité culturelle perdue. Elle devrait surtout œuvrer à former une entité nationale attachée aux valeurs ancestrales arabo-musulmanes et c'est tout : « La culture nationale combattra le cosmopolitisme culturel et l'imprégnation occidentale, qui ont contribué à inculquer à beaucoup d'Algériens le mépris de leur langue et de leurs valeurs nationales » (Le Programme de Tripoli :1962). De là, les appels au rejet de la langue française, à minimiser son usage et son influence, voire à programmer sa mise à mort, fusent de toutes parts. Il y a volonté d'arracher le monopole de l'écriture et de la littérature et par là de la culture aux écrivains d'expression française. Des radicaux de l'arabisme iront jusqu'à les déclarer hors-la-loi, et proposer qu'ils soient refoulés hors de la néo-nationalité. En 1964, imaginant le sort de tous ceux qui auraient le malheur d'être auteurs de langue française, Malek Haddad déclarait : « Nous devons disparaître en temps qu'écrivains (...) nous gênons. » (Haddad, 1961 : 19-23).

L'idée que seule la langue arabe serait en mesure d'exprimer une identité bafouée est affirmée et réaffirmée par la volonté politique officielle. Dans le même temps, une stratégie d'arabisation radicale est mise en place. Des manifestations appelant à la récupération de l'identité nationale font rage. Elles ont pour slogan : « généralisons l'arabisation ! » Les citadelles rétives sont assiégées et le déferlement atteint même les lycées et collèges, en 1978.

Ce projet d'arabisation à marche forcée visait, en premier lieu, à démanteler la présence linguistico-littéraire française, rejetant de ce fait, la dualité, voire la multiplicité des langues et des cultures dans l'Algérie de l'après-guerre. Les commanditaires politiques sont fermement persuadés que cette démarche allait sans le moindre doute produire des écrivains de langue arabe capables de représenter « une image collective de la littérature algérienne telle que la présente le

discours idéologique et le discours social. » (Bencheikh in Bonn, 1974 : 99). En effet, la littérature algérienne d'expression arabe est restée collée à son stéréotype de littérature de l'idéologie nationaliste. Et de ce fait, elle n'a jamais pu dépasser l'image qu'elle s'est faite d'elle-même. Expliquant les raisons du 'blocage culturel' qui frappe cette littérature, J.E Ben Cheikh écrit : « On ne peut imaginer de littérature libre dans un système qui institue le politique comme régent du culturel. » (Bencheikh in Bonn, 1974 : 99).

La littérature algérienne d'expression française aurait du mal à survivre dans un tel climat idéologique. On prédisait sa disparition, elle sera lente disent certains mais imminente avancent d'autres. Le pouvoir politique en place avait usé de toutes ses machinations allant de la censure, de l'aliénation de l'écrivain francophone jusqu'à l'emprisonnement afin de freiner la production littéraire en langue française. En même temps, son statut au sein de la société est ambigu et les critiques défavorables à son œuvre le laissent « orphelin de lecteurs. ». La censure apparaît comme étant le moyen le plus efficace pour l'aliéner, voire l'obliger à se taire. Elle est un obstacle tellement infranchissable qu'elle est exprimée à même le texte romanesque. A titre d'exemple, M. Dib fait dire à l'un de ses personnages, M. Zayat, à propos du journal *Le Temps*, saisi par les censeurs : « Vous imaginez-vous ça ? Notre gouvernement a encore fait saisir le Temps. Le seul journal qui nous apporte quelques informations sur ce qui se passe chez nous. » (Dib, 1973 : 33). Dans *l'Escargot entêté*, (Boudjedra, 1977) le narrateur/dératiseur dédoublé d'un écrivain honteux, décide de ne pas remettre ses bouts d'écriture en forme de livre. Il trouve ça inutile : « Je ne trouverai pas un éditeur courageux pour le publier. La censure pourrait s'en mêler. » (Boudjedra, 1977 : 114).

La SNED devient un cimetière de manuscrits non publiés et la montée de l'extrémisme religieux empêche les œuvres écrites en français taxées d'« immoralité » de voir le jour. Certains écrivains adoptent l'autocensure, d'autres s'exilent, quelques-uns encore décident de ne plus produire comme c'est le cas de Malek Haddad. Face à cette situation, l'écrivain algérien, quand il ne part pas en exil, recourt à des éditions françaises cherchant par-là à faire diffuser sa parole dans un espace plus libre et attentif. Sans vouloir le moins du monde quitter l'Algérie, R. Boudjedra s'exile intentionnellement dans ce qui est déclaré langue du moi collectif, qui n'est pas son royaume d'écriture et devient ainsi, un clandestin de la plume. Il choisit donc d'écrire en arabe pour échapper à la censure et ne pas subir le même sort de son contemporain R. Mimouni qui a vu son livre *Le Fleuve détourné* (Mimouni, 1986) rejeté par la SNED pour « non-convenance politique ». En 1970, K. Yacine ne prévoyait pas de retour au pays parce que selon lui : « Cela aurait supposé vendre mes talents, fermer ma gueule, rester dans l'ombre. » (K.Yacine, in Arnaud 1982 : 220).

Sur la dizaine de livres écrits chaque année par des algériens, pratiquement tous sont publiés à Paris. Et à cause de la censure, bien peu ont la chance de connaître les étals des librairies algériennes. Quand cela arrive, l'œuvre est confrontée à un public fuyant, méfiant, lisant les titres d'un œil soupçonneux. Ecrire 'hors normes' c'est s'exposer à la censure et au refus de publication. Certaines œuvres sont alors interdites de diffusion par arrêté ministériel. Comme « La Répudiation (1969), qui choqua par son sujet et par son écriture, circula en Algérie dans une semi-clandestinité. » (Joubert et al, 1986 : 196). Les journaux, la radio et la télévision, propriétés de l'Etat, n'ouvrent leurs colonnes qu'aux voix épousant le discours dominant à l'époque, c'est à dire les références symboliques sur lesquelles se base le pouvoir politique dans son édification de l'Etat-Nation, à savoir : la guerre de libération nationale, le projet révolutionnaire, l'arabité et l'Islam. Mais malgré l'arabisation et le 'favoritisme' aveugle de l'auteur arabophone, cela n'a pas donné naissance à une importante littérature moderne de langue arabe en Algérie. Aux deux romanciers connus depuis toujours sur la scène littéraire arabophone, (A. Benhadouga et T. Ouattar) vient s'ajouter un autre nom, plus ou moins célèbre, en l'occurrence Waciny Laredj. Contre toute attente et contre toutes les apparences, la littérature algérienne, en nombre et en qualité, reste en langue française.

### 2.3. Arabe/français-langue sacrée/langue profane

Dans cette Algérie des années 80, les germes de l'intégrisme prospéraient dans les consciences inconscientes. La société algérienne, à peine libérée du joug d'une 'révolution avortée', se retrouve confrontée à une idéologie intégriste qui réduit ses libertés et lui impose une loi du silence. En voulant faire évoluer les mentalités, les écrivains Algériens se retrouvent otages d'une société elle-même piégée par un discours religieux-conservateur des plus exogène. Les islamistes sont catégoriques : l'arabe est sacré, le français profane. Toute écriture en français est considérée comme une trahison, voire un '*kofr*' (blasphème). Toute écriture qui ne rentre pas dans la lignée des études théologiques éveille la méfiance et le soupçon. Et étant langue profane, alors le français permet d'exprimer ce que l'arabe classique s'interdit/interdit. C'est dans cette perspective-là, que le roman d'expression française est si fortement contesté : « Il est plus juste, en effet, de parler d'une concurrence à Dieu, à propos du roman, que d'une concurrence à l'état civil, [car] le monde romanesque n'est que la correction de ce monde-ci, suivant le désir profond de l'homme ». (Camus, 1965 : 666). Le roman dans la mentalité du lectorat arabo-intégriste renvoie à la modernité et à tout ce qu'elle comporte comme 'mœurs dégénérées de l'Occident.' Donc le roman, dans sa conception occidentale, sème le doute et la discorde et c'est en cela qu'il est considéré par les M.S.C. « dangereux pour la sécurité intérieure et extérieure de l'Etat. » (Boudjedra, 1969 : 215).

Déjà en 1969, au début de sa consécration littéraire, R. Boudjedra dénonce un maître de Coran pédophile. Ainsi cette phrase, « Je n'aime pas l'école coranique » (Boudjedra, 1969 : 65) dite par le narrateur dans *La Répudiation* confirme la prise de position de l'auteur et son œuvre contre les tenants de la morale et de la religion qu'il considère comme hypocrites. Quelques mois après la parution de *L'Insolation* en traduction arabe, R. Boudjedra est condamné à mort par une fatwa du FIS pour, dit le narrateur, « Plaisanteries d'écoliers ». (Boudjedra, 1969 : 65) L'auteur explique que « Dans l'un des passages du roman, je raconte une circoncision. Les enfants qui ont peur, se mettent à transformer le texte coranique qu'ils doivent répéter et en font un « blasphème ». Ceci en changeant une lettre dans un mot d'une des phrases. C'est à partir de la publication de *L'Insolation* en arabe que j'ai été condamné à mort par les intégristes. » (Boudjedra, 2001 : 84). La divinité de l'arabe ne l'a jamais frappé non plus : « ma langue, qualifiée de divine et qui ne semblait pas à moi plus belle que les autres. » dit Rachid au début de *La Répudiation*. Dans *La Pluie* (Boudjedra, 1987 : 116) la narratrice recourt à une langue étrangère quand cela bon lui semble : « Mou se dit fofo en espagnol. C'est plus expressif. Comme une onomatopée. Fofos donc ». Cette insertion de mots étrangers dans le texte arabe n'est pas naïve. De ce fait elle démontre la volonté de certains écrivains algériens de briser le mythe autour de la sacralité de la langue maternelle. Notons cependant que dans *La Répudiation*, Rachid Boudjedra va jusqu'à révéler le côté impuissant de cette langue vis-à-vis du progrès scientifique et technique par la bouche même du narrateur des 1001 années de la nostalgie : « La pluie artificielle n'avait pas d'équivalent en arabe » (Boudjedra, 1979 : 141). Dans *Fascination*, le personnage principal Ila, éleveur de pur-sang dans les hauts plateaux Constantinois, croise ses chevaux « avec des pur-sang mongols ou anglais ou andalous ou même des mustangs américains... » (Boudjedra, 2000 : 197). R. Boudjedra semble dire que lorsque l'on croise un pur-sang avec un autre pur-sang on obtient un des meilleurs. Cela pouvait aussi s'appliquer à la langue. Visiblement, les personnages dans l'œuvre de R. Boudjedra se sentent à l'étroit dans la langue arabe. Dans le but de reconquérir un espace confisqué, certains vont jusqu'à recourir au dialecte vulgaire, d'autres usent du berbère pour exprimer ce qui est indicible en arabe classique.

D'une certaine façon, la génération des 'enfants terribles algériens' n'avait ni la frilosité vis-à-vis la langue française, ni le complexe d'écrire dans cette langue. Les publications diverses publiées pendant la dernière décennie du siècle dernier le prouvent. Pour R. Boudjedra (1989), l'enjeu étant de taille, il y a nécessité de recourir à la langue qui permet une liberté totale de dire, en l'occurrence le français. Au cœur de la tourmente algérienne, il fallait surtout trouver un moyen par lequel atteindre l'opinion internationale. Et c'est le français qui permet aux

écrivains Algériens de porter leur colère contre la violence et l'intolérance, leur refus et leur pouvoir de dire à leurs summuks.

### 3. Les écrivains Algériens francophones de la décennie noire

La décennie 1990-2000, en Algérie, aura été non seulement celle de la violence, du terrorisme, du sordide, et des droits de l'homme bafoués, mais encore d'une émergence littéraire particulière. L'essor de la production littéraire à cette époque est d'autant plus remarquable qu'il fait figure de rupture radicale avec une tradition sociale et culturelle morose et sclérosée. Volonté d'indépendance individuelle d'une part ; et d'autre part, divorce avec toute sorte de discours éculés, en tout cas un éloignement d'une littérature fondée sur des critères idéologiques. Période appelée décennie noire par les écrivains eux-mêmes qui n'ont de cesse d'interroger le présent et le passé pour une voie éclairée, pour voir mieux et pour plus de confiance au futur. Ironiquement, la langue française prend en charge « l'horreur algérienne » de cette décennie et ainsi intronisée langue de l'urgence par les écrivains algériens eux-mêmes. Décennie qui voit arriver sur le devant de la scène littéraire une nouvelle génération de jeunes écrivains tous épris de justice et ayant envie d'espaces autres, d'espaces autrement plus vaste et qui dessinent le réel tel que Yasmina Khadra (1999) qui nous explique que « Tout ce que je dis est vrai. Romancé peut-être. Mais c'est un plagiat de la réalité algérienne, une analyse chirurgicale de l'intégrisme. Je suis un connaisseur de ce phénomène. Mon inspiration principale, c'est l'itinéraire-type de l'endoctrinement. Comment on fait d'un jeune homme la pire des bêtes ».

L'identité de l'Algérie précédant la conquête française est négativement confinée, et son image altérée dans les violents discours des fondamentalistes islamiques des années 90. C'est cette mise à distance et cette aliénation presque méprisante de l'identité algérienne authentique que dénonce les écrivains algériens francophones. Ils se donnent à la construction juste et sans parti pris du passé véritable de l'Algérie et de son appartenance multiple et diverse et, à travers le récit de ce destin tragique, suggèrent une détresse collective pour redonner à leur pays sa réelle identité. Et ils le font sous les menaces de mort et dans l'horreur à l'image de Rachid Boudjedra qui fuit la fatwa proclamée à son encontre par les Frères Vigilants qu'il qualifie de « tueurs à gages qui se font passer pour des gardiens de la morale religieuse » (1994 : 37).

#### 4. Les écrivains Algériens francophones contemporains

Kamel Daoud, Sarah Haïdar, Mourad Djebel, Naaghi Remache, Samir Toumi, Salima Ghezali, Malika Allal, Kaouthar Adimi représentent le courant moderne du roman algérien contemporain d'expression française marqué par un retour au référent et au réel que Charles Bonn notait dès les années 1980 dans le roman algérien de langue française. Contraints à l'exil, fuyant les condamnations à mort des groupes islamistes, les violences et les horreurs perpétrées contre eux et contre la population civile dans la décennie noire, ces auteurs restent cependant liés à leurs pays d'origine. Ils fondent leurs contextes romanesques en se basant sur l'imaginaire de la société algérienne actuelle tout en s'adhérant à un fonds thématique à caractère social, culturel, historique et plus particulièrement politique. En fait, le fait littéraire exprimé le plus souvent dans leurs œuvres est une continuation de celui de la littérature algérienne de la décennie noire ; plus précisément un appel à la dénonciation et au combat de toute forme de violence, quelle qu'elle soit. Donc, l'horreur subie par leur pays durant cette période est représentée de manière persistante. Au moment de l'écriture, ces nouveaux talents se nourrissent de combats personnels ou collectifs contre la tradition, le fondamentalisme islamique mais aussi et surtout contre les falsifications et les mensonges que subissent l'identité et l'histoire algériennes. « On a tellement menti dans notre pays, nous avons tous tellement accepté qu'on nous mente qu'une cure de vérité est une obligation ardente pour l'Algérie. Le roman peut y contribuer à sa manière et à sa toute petite échelle », dit Anouar Benmalek (2016). Le roman algérien contemporain n'échappe pas à ce retour à la réalité algérienne de la décennie noire, à ses violences et ses horreurs. Cependant, le fait que ce même thème y est récurrent et en se référant à l'histoire ne signifie pas qu'il ne s'agit pas là d'une littérature moderne. Tout au contraire, cette littérature renferme des accents camusiens qui se révoltent contre toutes les idéologies et leurs horreurs, célèbre les lieux communs de l'homme et perpétue l'humanisme universel.

Ces algériens exilés des années noires à savoir Kamel Daoud, Salim Bachi, Boualem Sansal ou Abdelkader Djemaï se retrouvent incessamment confrontés aux réalités politiques amères de leur pays, qui de fait, se répercutent dans leurs récits. Ils restent ainsi fidèles à la thématique suivie par leurs prédécesseurs, à savoir rassembler le référent et le réel. Donc, la thématique abordée de cette écriture dite contemporaine porte encore la marque de la décennie noire et de ce fait se révolte contre l'intolérable à l'instar de Naaghi Remache qui, dans son roman *Square des pas perdus* (2013), décrit pour quelqu'un qui n'aurait jamais entendu parler des « années noires » en Algérie, ce qui s'était réellement passé : les explosions, la

mort qui rôde partout, la séquestration de gens, l'assassinat des innocents. En outre la décennie noire, une frange des écrivains Algériens contemporains appellent à un nouveau regard de la mémoire et à la restitution de celle-ci, qui reste l'intermédiaire et la base de la reconquête du passé de l'Algérie, millénaire et pluriel, et il y aurait urgence. Or, en Algérie « L'imaginaire projeté par le discours scolaire est tourné vers un ailleurs géographique, historique, poétique et linguistique : il tend à s'enraciner dans un lieu mythique donné comme commencement absolu, celui d'une Arabie originelle » ainsi le souligne Zineb Ali-Benali (2001 : 325).

La perte de la mémoire, incessamment saccagée au passé et au présent, équivaut à un lavage de cerveau, comme le crie haut et fort Salim Bachi (2010) à travers le personnage principal de Tuez-les tous qui néglige sa famille, oublie son origine, son identité et se perd dans l'absurde fantasme des origines que lui projettent les fondamentalistes islamiques. Exilés bon gré mal gré, certains écrivains de la nouvelle génération refusent la rupture avec les origines, les mémoires. Ils refusent d'être absents à l'heure où l'Algérie subit une dangereuse construction identitaire que la majorité du peuple réfute. Mourad Djebel (2005) nous fait rappeler que : « Nous sommes issus de tant de brassages, de métissages, certes dans la violence et l'invasion, mais ils sont réels et constituent un rempart contre l'hégémonisme, contre le fanatisme, et un chemin à creuser pour peu qu'on cultive cette diversité pour asseoir un autre type, un nouveau type de légitimité de l'État. Si l'on n'infléchit pas la tendance de l'Unique, nous courons à la catastrophe (...). » Quant à Anouar Benmalek (2006), il nous dit que « le temps où nous prenions le bien des gens sans en avoir le droit est révolu » et nous mets en garde contre le fait que « la certitude de posséder la vérité aveugle conduit à la perte. ».

## Conclusion

Le roman algérien de langue française est né durant l'époque coloniale dans un contexte politico-social difficile. Les thèmes principaux ce sont axés sur le sort des populations musulmanes démunies et illettrées et sur la dénonciation de la colonisation racontés dans les écrits des pères fondateurs tels que Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri et Mohammed Dib. La littérature postindépendance dite du désenchantement s'attaque à l'idéologie du parti unique, à l'obscurantisme et à l'émergence de l'intégrisme ; période dans laquelle la problématique de la langue anima les débats comme une obsession. Seule la langue arabe assure l'unité/identité nationale disent certains, non elle nous divise plus qu'elle ne nous unie disent d'autres. Ce vrai/faux débat sur la langue conduisit à la déchirure et aussi à la crise profonde que connut l'Algérie durant la décennie noire. Après moult désillusions donc, transparait chez les écrivains algériens des années 90 tels que



Anouar Abdelmalek, Abdelkader Djemaï, Yasmina Khadra ou Boualem Sansal l'impérieux besoin de changer de cap et/ou de perspectives. Moins radicaux que leurs aînés, mais ne pratiquant pas moins une écriture tonitruante, cette race d'écrivains tient un discours plus universel, largement plus humain : c'est là en gros leur précieux passeport pour explorer et investir d'autres « moi », pour permettre à leurs voix ou leurs cris d'alarme de porter aussi loin que possible. Pour être entendus et survivre au désastre qu'ils n'ont pas moins vu arriver dans un pays où toute parole critique véritable était bannie. Voilà enfin arrivé le temps où l'on peut poser autrement et sans faux-semblants les questions, où le problème de l'identité est forcément posé de façon autrement plus courageuse et plus vraie. Dans le même contexte, Jacques Noiray (1996) parle de génération nouvelle qui ne recule devant rien : « Les nouveaux ne craignent plus de s'exprimer librement sans s'abriter derrière le paravent un peu facile de la recherche formelle ». Le regard et la pensée de l'individu n'ont que faire de tout ce « beau monde » qui supervise sa pensée et aliène ses gestes. L'heure n'est plus à l'écartèlement, comme par le passé, entre le Moi et l'histoire officielle qu'on lui octroie mais à la symbiose avec le Moi véritable et avec sa vraie Histoire.

### Bibliographie

- Ali Ben-Ali, Z. 2001. *L'histoire tue. Le roman algérien des années 90*. IREMAM-UMR 7310 -CNRS/ Aix Marseille Université. [En ligne] : <https://books.openedition.org/iremam/421?lang=fr> [Consulté le 10 octobre 2018].
- Arnaud, J. 1982. Recherches sur la littérature maghrébine de langue française. Le cas de Kateb Yacine. Tome 2, Paris : L'Harmattan.
- Bencheikh, D.E. 1974 in Charles Bonn, *La littérature algérienne de langue française et ses lecteurs, imaginaires et discours d'idées*, Québec : Naaman.
- Bererhi, A, 1994. Migrations vers une cohérence esthétique. Equipe de recherches ADISEM, Vols du guêpier. Hommage à Tahar Djaout, Alger : OPU.
- Boudjedra, R. Juin 1989. « Pour un nouveau roman maghrébin de la modernité ». *Cahier d'études maghrébines* n°1, « Maghreb et modernité », sous la direction de Heller-Goldenberg, Lucette.
- Boudjedra, R. 1977. *L'Escargot Entêté*. Paris : Denoël.
- Boudjedra, R. 1987. *La pluie*. Paris : Denoël.
- Boudjedra, R. *La macération*. Paris : Denoël.
- Boudjedra, R. 1979. *Les 1001 années de la nostalgie*, Paris : Denoël.
- Boudjedra, R. 1994. *Timimoun* (traduit de l'arabe par l'auteur). Paris : Denoël.
- Boudjedra, R. 2000. *Fascination*. Paris : Grasset.
- Camus, A. 1965. *L'homme révolté*. Essais. Paris : La Pléiade.
- Bourget, C. 2002. *Coran et tradition islamique dans la littérature maghrébine*. Paris : Karthala.
- Crouzières, A.I. 2001. *Le double pluriel dans les romans de Rachid Boudjedra*. Paris : L'Harmattan.
- Déjeux, J. 1993. *Maghreb. Littératures de langue française*. Paris : Arcantère éditions.

- Dib, M. 1957. *La Grande maison, 1952, L'Incendie, 1954, Le Métier à tisser*. Paris : Seuil.
- Dib, M. 1962. *Qui se souvient de la mer*. Paris : Seuil.
- Dib, M. 1985. cité par Charles Bonn in *Le roman Algérien de langue française*, Paris : L'Harmattan, et Montréal Presses de l'Université de Montréal.
- Dib, M. 1973. *Le Maître de chasse*, Paris : Seuil.
- Djaout, T. 1978. *L'Arche à vau-l'eau, poèmes*, Saint Germain-des-Prés : Paris.
- Djaout, T. 1991. *Les vigiles*. Paris : Seuil.
- Djaout, T. 1993. in *Le vol du guépier. Hommage à T.Djaout*. Equipe de recherche ADISEM (Université d'Alger), Vol.1.
- Djebar, A. 1999 in Christiane Chaulet-Achour, *Noûn, Algériennes dans l'écriture*, Biarritz : Séguier.
- Djebar, A. 1957. *La Soif*. Paris : Albin Michel.
- Djebar, A. 1999. *Ces Voix qui m'Assiègent*. Paris : Albin Michel.
- Djebar, A. 1997. *Ecrire, transgresser, résister*. Paris/Montréal : L'Harmattan.
- Djemaï, A. « Entretien avec Martine Delors ». *Brèves*, n° 70.
- Douin, J. L. 1999. « Yasmina Khadra lève une part de son mystère ». *Le Monde*, 10 septembre 1999. (Source : *Le Monde interactif*, [www.lemonde.fr](http://www.lemonde.fr)), [consulté le 10 octobre 2018].
- Farés, N. 1985. Cité par Charles Bonn in *Le roman Algérien de langue française*. Paris : L'Harmattan, et Montréal Presses de l'Université de Montréal.
- Feraoun, M. 1950. *Le Fils du pauvre*. Le Puy : Cahiers du nouvel humanisme.
- Feraoun, M. 1957. *Les Chemins qui montent*. Paris : Le Seuil.
- Gréki, A, 1966. « Théories, prétextes et réalités ». *Présence Africaine*, no 58.
- Haddad, M. 1958. *La Dernière impression*. Paris : Julliard.
- Haddad, M. 1961. *Les Zéros tournent en rond, suivi de Ecoute et je t'appelle*. Paris : Maspero.
- Joubert, J.L., Lecarme, J., Tabone, E. 1980. *Les littératures francophones depuis 1945*. Québec : Naaman.
- Kateb, Y. Juillet-août 1956. Interview, in *Les lettres nouvelles*, Paris.
- Kateb, Y. 1982. Cité par Jean Déjeux, *Situation de la littérature maghrébine de langue française*, Alger : O.P.U.
- Lacheraf, M. 1988. *Ecrits didactiques sur la culture, l'histoire et la société*. Alger : ENAP.
- Mammeri, M. 1987. *Entretien avec Tahar Djaout*. Alger : Ed Laphomic.
- Mimouni, R. 1989. *L'honneur de la tribu*. Paris : Robert Laffont.
- Mimouni 1997. in Lise Gauvin, *L'écrivain francophone à la croisée des langues :entretiens*, Paris : Ed. Karthala.
- Mimouni, R.29 Mars 1994. in Nadjia Bouzeghrane, *La littérature maghrébine malade de la politique*, ElWatan.
- Mimouni, R. 1987. « Une autre parole ». *Migrations, Cultures et Peuples de la méditerranée, Visions du Maghreb*, Aix : Édisud.
- Mimouni, R. 1986. *Le fleuve détourné*, Alger : Laphomic.
- Moussaoui, Z. (2016). *Entretien avec Anouar Benmalek : L'Homme pour qui sa patrie est douce, n'est qu'un tendre débutant ; celui pour qui chaque sol est comme le sien propre est déjà fort ; mais celui-là seul est parfait pour qui le monde entier est étranger*. [En ligne] : <http://h.20-bal.com/istoriya/3245/index.html?page=10> [Consulté le 10 octobre 2018].
- Noiray, J, 1996. *Littératures francophones I. Le Maghreb*. Paris : Belin.
- Remache, A. 2012. « Relecture de Timimoun de Rachid Boudjedra », in *Dossier Spécial Rachid Boudjedra* Dirigé par Ismail Slimani. [www.latortueverte.com](http://www.latortueverte.com). [Consulté le 10 octobre 2018].
- Remache, N. 2013. *Square des pas perdu*. L'Harmattan. Paris.

Sartre, J.P. 1948. *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris : Collection, Idées/Gallimard.

Soukehal, R. 1999. *L'écrivain de langue française et les pouvoirs en Algérie*. Paris : L'Harmattan.